Document generated on 08/12/2025 5:34 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Raconter le monde

Jacques Allard

Number 142, Summer 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64650ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Allard, J. (2011). Raconter le monde. *Lettres québécoises*, (142), 6–8.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

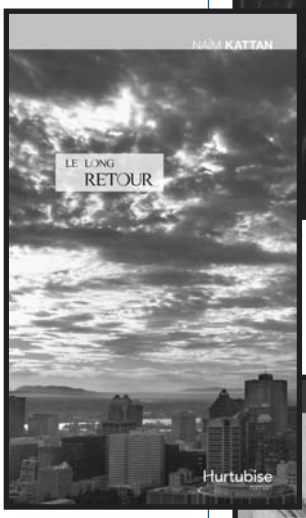
https://www.erudit.org/en/

Raconter le **monde**

Écrivain québécois lu et apprécié sur tous les continents, Naïm Kattan fait le point sur sa pratique de l'écriture, son besoin de raconter et par là d'assumer le monde, son amour de Montréal, son adhésion au Québec, sa croyance au Dieu de sa tradition, et sur ses nombreux projets.

J. A. — Qu'est-ce qui fait courir l'écrivain au bout d'une cinquantaine d'ouvrages ? Aurais-tu l'ambition de Sophocle qui aurait, semble-t-il, écrit son* Œdipe *à plus de quatre-vingts ans ?

N.K. — Écrire pour moi est un acte physique. C'est-à-dire qu'il exige le corps et l'esprit. C'est un besoin de se sentir dans le monde, non dans l'abstraction et les concepts, mais dans la réalité immédiate, quotidienne. D'où l'incessant besoin de le raconter, afin de le comprendre, de l'intégrer et si besoin de l'assumer. Ce monde est peuplé.



J. A. — Et tu en fais partie…

N. K. — La nature m'entoure, déploie ses beautés et ses désagréments. Elle s'illumine par le rire d'un enfant, le regard d'une femme, sollicite l'attention et la compassion pour une main tendue ou la tristesse des visages. Ceux-là, si je me mets à les regarder, ils frémissent imperceptiblement dans leur diversité, d'où l'urgence de capter cette vie pour qu'elle ne m'échappe pas, qu'elle remplisse la mienne.

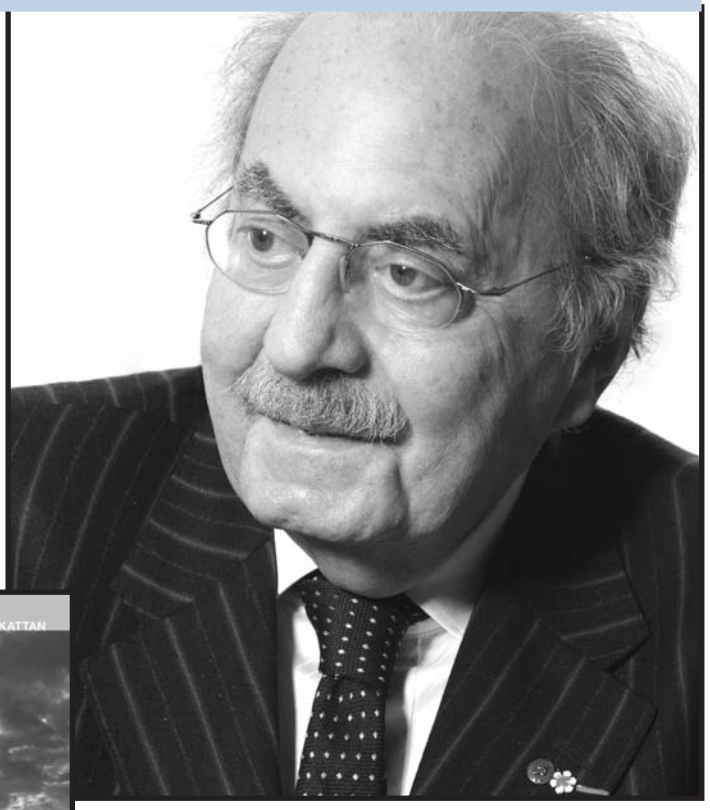
J. A. — Ton dernier roman,* Le long retour *(Hurtubise, 2010), illustre bien ton propos, mais toute ton œuvre dit aussi que, finalement, l'on doit revenir à ses origines. Et pour Léo Schwartz, qui revient d'Argentine après trente ans, ce lieu d'ancrage est Montréal.

N. K. — Dans mon premier texte, écrit à mon arrivée à Montréal, il y a plus d'un demi-siècle, je décrivais les hommes et les femmes qui sortaient ensemble des restaurants et je me sentais en dehors, à l'extérieur. Je m'étais alors dit qu'un jour j'apprivoiserais cette ville, elle serait mienne, un lieu reconnaissable sans qu'elle s'efface jamais dans le familier et l'anonyme. Plus tard, j'ai écrit que Montréal est pour moi une ville de naissance.

J. A. — Qu'est-ce à dire pour un natif de Bagdad ?

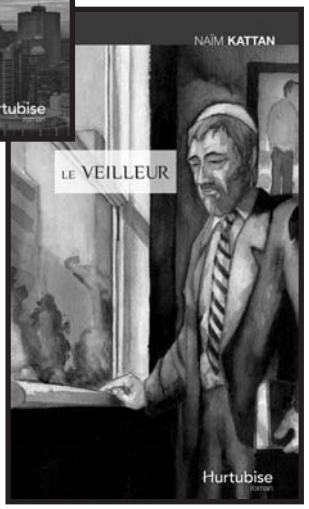
N. K. — Après cinquante ans de vie à Montréal, je m'identifie à ses murs, à ses façades et à ses parcs ainsi qu'à l'infinité des visages que la ville me propose. Mais pour aimer, on doit d'abord se mettre à distance, à l'extérieur afin de mieux s'unir ensuite à l'autre, et je ne me mets à l'extérieur de ma ville, de mon pays que pour cela. Alors, je suis bien à l'intérieur, j'en respire les aspérités, hume les odeurs et ressens les vibrations. Je cherche à être bien, le confort fût-il intermittent.

Je m'identifie à ma ville, à mon pays d'adoption dont j'ai intériorisé la langue, ce bien essentiel, le mien et celui de ceux qui m'entourent. Dans *Le long retour*, j'ai



NAÏM KATTAN

tenté de revoir ma ville, de me mettre à distance pour essayer d'y mieux pénétrer, en la reconstituant, en en refaisant l'architecture. La véritable adhésion ne s'accomplit que par l'amour, par la perte de soi et la découverte d'une intériorité, grâce à l'autre, à sa musique, à la mélodie commune, cette incomparable et totale identité.



J. A. — Dans* L'anniversaire *(Québec Amérique, 2000), on trouve une très belle synthèse de ta réflexion sur l'intégration d'un intellectuel au Québec.

N. K. — Dans *L'anniversaire*, j'ai tenté de décrire un homme qui adopte un nouveau pays sans se l'approprier. Sa manière d'appartenir à ce pays est d'explorer son histoire. Au terme d'une carrière, il se demande s'il n'a pas oblitéré un autre passé, celui de son origine. Quoi qu'il en soit, il ne peut pas se fabriquer une mémoire, un passé qu'il n'a pas vécu. Sa réflexion sur les Canadiens français est l'affirmation d'une adhésion qui va au delà de la carrière, de l'étude des archives. Il s'identifie à cette histoire et fait sienne la perpétuité d'un peuple dans une adhésion affective, je dirai même spirituelle. Est-il utile que j'ajoute qu'il parle aussi en mon nom ?

J. A. — Dans* Le veilleur *(paru en 2009) — qui se passe aussi à Montréal, après des passages aux États-Unis et en Israël —, il y a pour Eliahou un retour à la religion, au point où il deviendra rabbin. Et, dès le départ, se pose la question de Dieu. Quelle est sa place aujourd'hui dans ta pensée ?

N. K. — Pour moi, Dieu est présent par la Parole. D'où l'importance essentielle du Livre. Cette Parole est à la fois histoire, culture, préceptes de vie et apparte-

nance à un peuple. Ce sont des interrogations que j'ai tenté d'exprimer dans mes essais, mais également, fût-ce indirectement, dans mes romans, nouvelles et pièces de théâtre.

Dans *Le veilleur*, j'ai essayé d'explorer la manière dont un homme, un juif d'aujourd'hui, peut vivre ces préoccupations à Montréal. Sans s'attacher aux rites auxquels il fut hostile au départ, il ressent le rapport à l'autre : son ami, sa future femme, comme imprégnés d'un mystère, un lien qui dépasse le quotidien tout en y étant implanté. C'est le caractère spirituel, religieux dans le rapport à l'autre. Le judaïsme pose la responsabilité envers l'autre comme fondement de notre être au monde. Eliahou vit au quotidien cette responsabilité et tente d'en exprimer la présence à partir de sa lecture de la Parole.

J. A. — Un peu comme la communion des saints pour les catholiques ?

N. K. — La responsabilité envers l'autre s'établit dans le monde concret, dans une société présente et non dans l'au-delà. D'où la vision de son rôle, non en fonction d'une doctrine ou d'un rituel, mais comme celui d'un veilleur. Il tente de vivre sa responsabilité envers l'autre sans être sûr d'y arriver, de sorte qu'à sa retraite il se demande s'il est parvenu à être rabbin.

J. A. — Dans toute ton œuvre, ce rapport à l'autre, ou même à Dieu, ne va pas sans l'inscription personnelle, mais ta narration au* je *met presque toujours à distance ta vie propre. Peux-tu commenter les exceptions que constituent* Adieu Babylone *et les quelques autres à saveur biographique ?

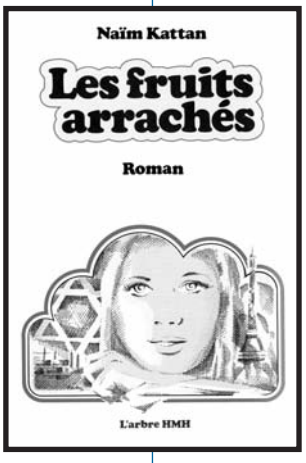
N. K. — Tout ce que j'écris est autobiographique. Cette affirmation lapidaire pourrait être celle de tout écrivain. Mais dans mon cas, cela peut paraître contradictoire, je n'ai pas tenté d'écrire mon autobiographie, celle-ci étant implicite. Si j'étais un homme d'affaires, un politicien, un médecin, le récit de ma vie, y compris la part du privé, n'aurait pas comme fondement la littérature.

Je cherche, par la narration, dans mes romans, mes nouvelles, mes pièces de théâtre, à dire ma présence au monde, ma tentative d'intégrer le réel et à m'y intégrer en l'exprimant. Mes essais sont le prolongement de cette narration, d'où l'absence de concepts idéologiques ou philosophiques.

J'ai écrit *Adieu Babylone* à Montréal, après quinze ans de journalisme. C'était l'entrée en scène de l'écrivain qui faisait état du lieu d'où il venait, où il avait vécu, pour que le lecteur de son pays d'adoption le reconnaisse dans sa différence et sa ressemblance. Il se présente à visage découvert. D'autres romans suivent mon itinéraire. L'Europe dans *Les fruits arrachés*, Montréal dans *La fiancée promise* et, plus tard, dans *L'amour reconnu*.

J. A. — Que penses-tu aujourd'hui, à quarante ans d'intervalle, du premier ouvrage qui t'a fait connaître,* Le réel et le théâtral *?

N. K. — Mon premier essai, *Le réel et le théâtral*, était comme un rite de passage : d'un âge à un autre, d'un pays à un autre et, en fin de compte, d'une civilisation à une autre : quoi conserver, quoi préserver pour ne pas subir sans réaction l'éblouissement de l'Occident ? C'étaient des réflexions qui étaient également des prises de position sur la politique, la religion, l'homme et la femme. Aujourd'hui, l'essentiel demeure, sauf la constatation des énormes changements survenus et subis.



J. A. — Qu'est-il arrivé à la théâtralité occidentale ?

N. K. — La théâtralité n'est plus l'apanage de l'Occident. Quoi de plus théâtral que le kamikaze qui se prétend musulman, alors que l'islam interdit l'assassinat des innocents ? Et puis les nouvelles technologies introduisent une réalité autre. Facebook n'est-il pas une nouvelle figure de la théâtralité ? En cela, il n'y a plus d'Orient et d'Occident. Il faudrait écrire un nouveau livre. Toutefois, *Le réel et théâtral* en demeurerait une base, fût-elle historique.

J. A. — Et qu'en est-il de ton propre théâtre ? On ne le sait guère au Québec, mais une de tes récentes pièces a connu en 2009 un réel succès en France. Et tu viens d'en terminer une autre…

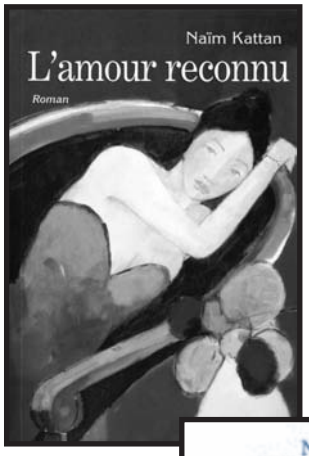
N. K. — Pendant une quinzaine d'années, j'ai écrit des œuvres dramatiques radiophoniques qui furent diffusées quand Radio-Canada s'intéressait encore à la culture et plus particulièrement à la littérature. Certaines de ces pièces furent publiées, dans un recueil, dans un livre, dans des revues (*Les écrits*) et dans un ouvrage collectif. Elles furent également diffusées en France et en Belgique. D'autres sont encore inédites. Je ne me suis pas mis en rapport avec des groupes de théâtre, car pendant vingt-cinq ans mes fonctions au Conseil des Arts du Canada m'en empêchaient. J'espère toutefois que mes pièces finiront par trouver leur place ici.

J. A. — De tes ouvrages de fiction, près de la moitié sont des nouvelles. Selon le critique Jacques de Decker, tu serais d'ailleurs le plus grand nouvelliste de la Francophonie. Dans son récent essai,* La nouvelle québécoise *(Hurtubise 2010), Gaëtan Brulotte dit que tu y développes « une réflexion très stimulante sur le rôle de la littérature » (p. 228). Pourquoi s'adonner au genre bref ? Ou quelle différence fais-tu entre l'écriture de la nouvelle et celle du roman ?

N. K. — Le roman et la nouvelle sont des formes qui s'inscrivent différemment dans le temps. Le roman s'étale dans la durée avec des événements, des rencontres multiples et diverses qui peuvent se dérouler dans des lieux différents. Il peut y avoir des ruptures, des déplacements dans la durée. La nouvelle présente un changement de vie, un choc, une modification de parcours, une rencontre décisive dans un temps circonscrit, mesuré, qui peut indiquer une durée sans s'y dérouler. D'où sa relative brièveté.

Je constate cependant que le temps des existences et des vies semble désormais fragmenté, parfois brutalement coupé. Par ailleurs, avec la mondialisation, l'espace devient relatif, un ensemble de lieux. D'où la difficulté de définir ce qui distingue les deux formes. Certains de mes romans peuvent donner le sentiment d'être un ensemble de nouvelles. Par ailleurs, certaines nouvelles comprennent des durées propres aux romans. Quoi qu'il en soit, personnellement, quand j'entame un texte de fiction, je sais au préalable que ce sera un roman, une nouvelle ou une pièce de théâtre.

J. A. — Parlons maintenant de ton rayonnement dans le monde. Tu es l'un des auteurs québécois les plus invités et traduits. Que t'apporte cette réception étrangère?



N. K. — Je résiste un peu à l'énumération des événements, de crainte de tomber dans la vanité. Mais je sais que beaucoup sont peu connus. Certains de mes livres, notamment *Adieu Babylone*, *Farida*, *Le réel et le théâtral* ont été traduits en anglais, en italien, en allemand, en arabe, en serbe, en tamoul… J'ai été invité par les institutions de plusieurs pays à faire des tournées de conférences, ou à participer à des colloques sur mes écrits, ou sur les lettres québécoises et la francophonie: la France, les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Italie, Israël, la Tunisie, le Maroc, l'Espagne, la Serbie, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, l'Autriche, l'Argentine, le Brésil, l'Inde… Des thèses de maîtrise et de doctorat ont été consacrées à mes livres en France, au Canada (Toronto), en Italie, en Autriche, en Allemagne, au Japon et, l'an dernier, des communications ont été consacrées à mes écrits à Aix-en-Provence, en Slovaquie. On m'a octroyé des doctorats *honoris causa* à Novi Sad en Serbie, à Middlebury aux États-Unis, à Concordia à Montréal.

Je suis évidemment très content, mais souvent surpris par des opinions qui me font réfléchir. Le journal *Al Sabah* de Bagdad, par exemple, a consacré une page à *Adieu Babylone* (en traduction arabe) en me considérant comme l'un des grands écrivains irakiens, mon roman étant cent pour cent irakien…

J. A. — Et tu vas en Italie sous peu, en Allemagne plus tard?

N. K. — Mon roman *Adieu Babylone* vient d'être publié en Italie avec une préface de Bernardo Valli, le correspondant parisien du journal *La Repubblica* de Turin. Il y a eu là-bas de nombreux articles et émissions de radio à propos de ce roman. L'éditeur Manni a reçu le soutien de la Délégation du Québec et de l'Ambassade du Canada à Rome pour m'inviter à faire une tournée: Rome, Bari, Bologne et Venise. En plus du plaisir d'être en Italie, cela me permettra de revoir des amis.

Mon roman *Farida* doit également être édité prochainement en Italie. Il est aussi paru en traduction allemande à Berlin, et le professeur Peter Klaus, avec le soutien de la Délégation et de l'Ambassade, m'invite pour bientôt. J'ai déjà fait un séjour à Berlin, comme invité du gouvernement allemand, il y a une vingtaine d'années. Günter Grass m'avait alors longuement reçu chez lui et m'avait proposé de passer quelques mois dans cette ville. Je n'étais pas disponible alors. Dans les deux pays, j'ai fait des conférences et plusieurs études ont été consacrées à mes écrits dans les universités et les journaux.

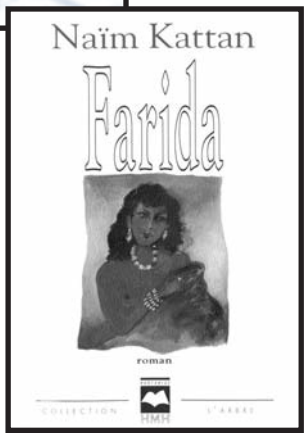
J. A. — Quelle place occupe, à tes yeux, la littérature québécoise ou canadienne-française dans le monde actuel?

N. K. — Dans de nombreux pays, la littérature québécoise est enseignée comme faisant partie des littératures francophones. En Italie, en Allemagne, en Espagne, aux États-Unis et ailleurs, il existe même des départements d'études québécoises dans les universités. D'après mon expérience et mes rencontres, cette littérature est de plus en plus considérée comme littérature nord-américaine autant que francophone. Il importe maintenant d'intéresser également les maisons d'édition des diverses langues et de souligner l'originalité et la spécificité de la littérature québécoise.

Dans de nombreux pays, la littérature québécoise est enseignée comme faisant partie des littératures francophones. En Italie, en Allemagne, en Espagne, aux États-Unis et ailleurs, il existe même des départements d'études québécoises dans les universités. D'après mon expérience et mes rencontres, cette littérature est de plus en plus considérée comme littérature nord-américaine autant que francophone. Il importe maintenant d'intéresser également les maisons d'édition des diverses langues et de souligner l'originalité et la spécificité de la littérature québécoise.

J. A. — Quels projets as-tu maintenant?

N. K. — Je suis en train d'écrire un roman où trois hommes de Montréal, amis de collège, choisissent des voies différentes: la finance, le journalisme, les nouvelles technologies. Je tente d'explorer les pièges et les impasses du monde actuel. Il s'agit d'un roman où les rapports entre hommes et femmes, l'argent, les voyages sont en eux-mêmes matière à réflexion.



Je suis également en train de revoir et réviser une quarantaine de nouvelles pour un futur recueil.

Je termine aussi un essai sur Yves Bonnefoy, un ami de cinquante-cinq ans. Tours, sa ville natale, lui consacre une journée en mai et je suis l'un des quatre invités.

Je dois ajouter qu'en me mettant à écrire, tous les matins, j'ai le sentiment qu'il s'agit encore de mon premier livre. J'ai toujours les mêmes incertitudes, les mêmes interrogations.

Un espace **publicitaire** dans *lettres québécoises*?

Contactez MICHÈLE VANASSE
Responsable de la publicité
mvanasse@lettresquebecoises.qc.ca